

Hier encore, claustrée dans le capitonnage de ton bouchon aux allures de bière, ta plume, apparaît enfin, titubante de tristesse, derrière le fanage d'un temps, ou les lis orangés, exhalaient en ce temps là, leurs douces essences, aux alentours de cette épitaphe sans nom. « C'est moi ! » Te dis-je, en percutant du pied, ce nez de clown, endormie sur le gravier du rire. « C'est moi ! Ta gribouillarde ».

De cet été te souviens-tu, de ces joyeux moments où ma main te prenait tendrement entre ses doigts, et où nous glissions l'une contre l'autre, sur la glace du papier, en débraillant de leur camisole, ces rires fous et incontrôlables, que pas même le vieux « Chut ! » sourcillant dans son épais sérieux, ne pouvais retenir, devant nos figures de mots et de jeux ? Et là, plus loin, quand l'impressionniste automne, essuyant ces pinceaux, sur ces feuilles à terre, encore agonisantes, craquelantes de chagrin, dans cette jungle de couleurs cuivrées et vernies, nous nous sommes allongées sur ce funèbre tapis d'or, sans mot dire, juste une pensée, la nôtre, la même, celle qui nous a uni plus que jamais dans l'alliance d'un grand nom, baigné par de chauds rayons, que le témoin crépusculaire finit par bénir dans la douceur de son soir. Tu étais mienne maintenant dans ma religion d'écrire. Et puis rappelle-toi, quand écrasée contre la vitre de notre vie, la truffe de l'hiver s'invita, toussotant sous le manteau ajusté d'une bourgeoise endeuillée, effrayée par son ombre. Devant l'âtre crépitant de notre destinée, serrées l'une contre l'autre par le froids du doute et de la séparation surement, ce mal, sans hiérarchie sociale, faisant grise mine, s'installa entre nous, sans état d'âme, discrètement... Il se confia à moi.

Le printemps est là, et je ne suis plus, la Plume ! Même le vent s'est levé ce jour là, noyant dans ses larmes, cet artifice qui roulait encore sur le gravier du rire. Plus là, pour te dire : « Combien je t'ai Aimé ! »